

# 24 IMAGES

24 images est publiée depuis 1979.

La revue 24 images est éditée par 24/30 I/S.

Conseil d'administration **Jean-Marc Côté, Damien Detcheberry, Marion Froger, Philippe Gajan, Christine Noël**

Directeurs **Bruno Dequen et Philippe Gajan**

Rédacteur en chef **Bruno Dequen**

Secrétaire de rédaction et réviseuse **Laurence Olivier**

Comité de rédaction

**Mélopée B. Montminy, Elijah Baron, Stéfany Boisvert, Bruno Dequen, Alexandre Fontaine Rousseau, Alice Michaud-Lapointe, Sylvain Lavallée, Laurence Olivier**

Grille graphique **Daphnée Brisson-Cardin**

Graphisme **Eric Dubois**

Imprimeur **Jean-Marc Côté**

Promotion **Jean-Marc Côté**

Ont collaboré à ce numéro

**Mélopée B. Montminy, Elijah Baron, Eric K. Boulianne, Ariel Esteban Cayer, Robert Daudelin, Justin Decloux, Bruno Dequen, Damien Detcheberry, Éric Falardeau, Thomas Filteau, Julien Fonfrère, Alexandre Fontaine Rousseau, Céline Gobert, Olivier Godin, Simon Laperrrière, Sylvain Lavallée, Charlotte Lehoux, Laurence Olivier, Matheo Pino, Rachel Samson, Will Sloan, Olivier Thibodeau**

**Dépôt légal | 1<sup>er</sup> trimestre 2026**

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Parution | mars 2026

La parution est trimestrielle (4 parutions par année).

ISSN | 0707-9389 – ISBN | 978-2-924348-95-6 (imprimé)

ISSN | 1923-5097 – ISBN | 978-2-924348-94-9 (numérique)

© 24/30 I/S

**Tarifs d'abonnement voir page 2**

TPS | RT 145450482

TVQ | 1205863288 TQ 0001

Abonnements en ligne sécurisée sur [revue24images.com](http://revue24images.com), par la poste, par téléphone au 514 972-3310 ou sous forme de chèque, mandat poste international, traite bancaire sur Montréal libellés à l'ordre de 24/30 I/S (adresse ci-dessous).

Les articles publiés n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

La revue 24 images n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont soumis.

**La revue 24 images est répertoriée dans l'International Index to Film Periodicals publié par la FIAF et dans le Film Literature Index.**

Distribution au Canada | Diffusion Dimedia inc.

539, boulevard Lebeau, Ville Saint-Laurent, Québec H4N 1S2

Distribution en Europe | 24/30 I/S

Le Conseil des arts et des lettres du Québec, le Conseil des Arts du Canada et le Conseil des arts de Montréal ont contribué à la publication de cette parution.

Numéro de convention de Postes-publications | 40989510

**24/30 I/S – Revue 24 images | 6874, rue De La Roche**

**Montréal (Québec) H2S 2E4**

Tél. | 514 972-3310, [info@revue24images.com](mailto:info@revue24images.com)

[revue24images.com](http://revue24images.com)

24/30 I/S est membre de la SODEP.

Imprimé sur un papier FSC recyclé.

Contenant 100 % de fibres postconsommations.

Nous reconnaissons l'appui  
financier du gouvernement  
du Canada.

Canada

Conseil des arts  
et des lettres

Québec



Conseil des Arts  
du Canada

Canada Council  
for the Arts



CONSEIL  
DES ARTS  
DE MONTRÉAL

Montréal

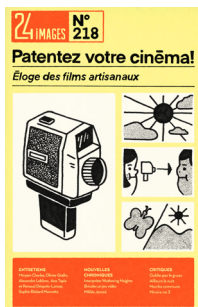
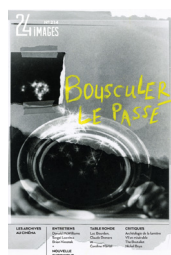


Illustration en couverture  
réalisée par Eve Lag



214



215



216



217

## COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION

(LISTE COMPLÈTE ET SOMMAIRES: [REVUE24IMAGES.COM](http://REVUE24IMAGES.COM))

## 208 Pellicule et pixels

+ DVD *Les pas d'allure* de Alexandre Leblanc

## 209 Travailleurs, Travailleuses

+ DVD *Éclats animés*

## 210 Pas de deux :

Explorations chorégraphiques au cinéma

## 211 Adaptation Qc :

La littérature québécoise à l'écran

## 212 Aux frontières du réel :

Utilisations contemporaines des effets spéciaux

## 213 2024 - Dialogues critiques

## 214 Bousculer le passé :

Les archives au cinéma

## 215 Résister / exister :

Histoire et actualité du cinéma palestinien

## 216 Crime organisé :

Du contre-pouvoir au pouvoir

## 217 Délivrances incertaines :

Les espoirs ambigus du

cinéma en 2025

**ABONNEZ-VOUS EN LIGNE SUR [REVUE24IMAGES.COM](http://REVUE24IMAGES.COM)**  
OU REMPLISSEZ CE FORMULAIRE.

## INDIVIDU

☐ 1 an (4 numéros) 45 \$☐ Québec

(71,74 \$ taxes incl.)

☐ 2 ans (8 numéros) 80 \$☐ Québec

(91,98 \$ taxes incl.)

## INSTITUTION - ORGANISME

☐ 1 an (4 numéros) 70 \$☐ Québec

(80,48 \$ taxes incl.)

☐ 2 ans (8 numéros) 130 \$☐ Québec

(149,47 \$ taxes incl.)

☐ Canada hors Québec

(47,25 \$ taxe incl.)

☐ Canada hors Québec

(84,00 \$ taxe incl.)

☐ Canada hors Québec

(73,50 \$ taxe incl.)

☐ Canada hors Québec

(136,50 \$ taxe incl.)

## INTERNATIONAL - Individu ou institution

☐ 1 an (4 numéros) 80 \$ CDN - frais d'envoi inclus☐ 2 ans (8 numéros) 145 \$ CDN - frais d'envoi inclusANCIENS NUMÉROS ☐ Québec ☐ Canada hors Québec

Envoi international et quantité supérieure à 5 exemplaires, contactez-nous.

Numéros 12,99 \$ l'exemplaire (18,94 \$ frais de port et taxes inclus)

Total

Date ☐ CHÈQUE ou ☐ MANDAT INTERNATIONAL - libeller à l'ordre de 24/30 I/S

Nom

Adresse

Ville Code postal

Courriel ☐ Abonnez-moi à l'infolettre

Commentaires

Postez votre formulaire à : Revue 24 images, 6874, rue De La Roche, Montréal (Québec) H2S 2E4

L'abonnement débute avec le prochain numéro à moins d'avis contraire.

24 IMAGES

n° 218 | mars 2026

## 006 ÉDITORIAL

- Par Bruno Dequen

008 DOSSIER :  
PATENTEZ VOTRE CINÉMA! -  
ÉLOGE DES FILMS ARTISANAUX

## 010 Patentez votre cinéma !

- PAR ALEXANDRE  
FONTAINE ROUSSEAU016 Table ronde sur le cinéma  
artisanalAvec Miryam Charles, Renaud  
Després-Larose, Olivier Godin,  
Alexandre Leblanc et  
Ana Tapia Rousiouk- PAR ALEXANDRE  
FONTAINE ROUSSEAU

## 026 Robert Morin

Le contre-discours de l'artisanat  
- PAR SYLVAIN LAVALLÉE032 Les cauchemars et les  
féeries narcotiques de  
Mitchell Stafiej

- PAR OLIVIER THIBODEAU

## 038 No wave

Présents précaires,  
futurs incertains- PAR ALEXANDRE  
FONTAINE ROUSSEAU044 L'inquiétante étrangeté du  
cinéma d'horreur en vidéo

- PAR SYLVAIN LAVALLÉE

## 050 Sous-sols et cours arrière

Conversation sur Matt Farley et  
Charlie Roxburgh

- PAR WILL SLOAN ET JUSTIN DECLOUX

## 056 Le fumiste des roubines

Éloge de Luc « bouts de  
ficelle » Moullet

- PAR BRUNO DEQUEN

062 Trois images du contentement  
glanées chez Hong Sang-soo

- PAR THOMAS FILTEAU

## 068 20 films patentés

## 090 CHRONIQUES

- 092 **Pour une absurdité joyeuse :**  
Entretien avec  
Sophie Bédard Marcotte  
- PAR LAURENCE OLIVIER
- 100 **Confronter les mythes :**  
Entretien avec Lav Diaz  
- PAR BRUNO DEQUEN
- 104 **Interprètes du cinéma :**  
Interpréter *Wuthering Heights*  
- PAR SYLVAIN LAVALLÉE
- 110 **Cinéphile ludopathe :**  
Rubrique-à-brac  
- PAR DAMIEN DETCHEBERRY
- 116 **Cinéma retrouvé :**  
Miklós Jancsó,  
cinéaste-historien  
- PAR ALEXANDRE  
FONTAINE ROUSSEAU

## 122 CRITIQUES

- 124 **Oublie pas le grua**  
de Olivier Godin
- 127 **Levers**  
de Rhayne Vermette
- 130 **Ailleurs la nuit**  
de Marianne Métivier
- 133 **Chronique d'une ville**  
de Nadine Gomez
- 136 **Miroirs n° 3**  
de Christian Petzold
- 139 **Sirāt**  
de Óliver Laxe
- 142 **Un poète**  
de Simón Mesa Soto
- 145 **Magellan**  
de Lav Diaz
- 148 **La petite dernière**  
de Hafsia Herzi
- 151 **Marty Supreme**  
de Josh Safdie
- 154 **L'agent secret**  
de Kleber Mendonça Filho



# 20 FILMS PATENTÉS

QUELQUES ŒUVRES QUI  
REPRESENTENT LES MOYENS  
DE PRODUCTION...  
ET L'ÉCHELLE À LAQUELLE  
ON FAIT DES FILMS.

SHADOWS

LE  
RÉVOLUTIONNAIRE

VIE D'ANGE

THE TOXIC AVENGER

TALES FROM THE  
GIMLI HOSPITAL

THE RAIN WOMEN

FLAMING EARS

SLACKER

LE VOLEUR DE  
CAMÉRA

CONTOUR

FINAL FLESH

WHO KILLED  
CAPTAIN ALEX?

YAMATO  
(CALIFORNIA)

AMIKO

LET THE SUMMER  
NEVER COME AGAIN

THE GOOSE

MAD DOG LABINE

THE GESUIDOUZ

VULCANIZADORA

CAMP



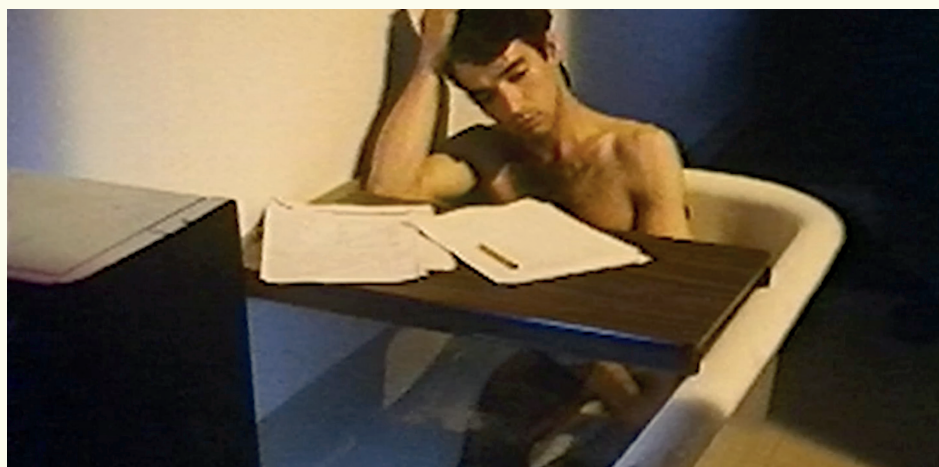
## Le voleur de caméra

Claude Fortin (Québec, 1992)

Qui détient les moyens de production cinématographique ? Comment peut-on les reprendre ? Surtout, quel genre d'images peut-on tourner afin de procéder à la subversion du régime dominant ? Voilà les questions que se pose Claude Fortin dans son premier long métrage, *Le voleur de caméra*, singulière et fascinante capsule temporelle qui nous donne à voir dans toute sa splendeur déglinguée le Montréal punk et bohème du début des années 1990. On y suit, sous la forme d'un journal intime autofictionnel à l'esthétique DIY assumée, les mésaventures personnelles et artistiques d'un chômeur de profession qui subtilise à un reporter le matériel nécessaire afin de tourner ses propres films. Après avoir signé un manifeste vidéo pour le FRIP, ou Front de réappropriation des images du peuple, notre antihéros paumé tentera de réaliser avec l'aide de son entourage un remake du *Déclin de l'empire américain*. « On va le faire nous autres mêmes pis ça va coûter ben moins cher », comme il le dit lui-même.

Le film de Fortin déploie son indolence avec une conviction politique sincère, à l'image de ses personnages qui tentent de vivre dans les angles morts de la société, en détournant à leur avantage les initiatives du capitalisme. La nonchalance de la mise en scène capte le doute et l'ennui d'un quotidien consacré à cette sorte de résistance tranquille qui prend souvent la forme d'une longue errance. Les rues, les ruelles et les appartements de Montréal que l'on sillonne ainsi évoquent une époque révolue où l'âme même de la ville était brouillonne, indomptable et fièrement anarchique, où le prix des loyers permettait d'envisager d'autres modes de vie et de désengagement revendicateur. On pourrait reprocher au résultat final son manque de concision, son espèce de perplexité tâtonnante. Mais l'essence du film se trouve là, dans ce refus de céder à la pression de la productivité autant qu'aux formes convenues qui servent l'ordre établi.

– ALEXANDRE FONTAINE ROUSSEAU



## Contour

Eric Jacobus (États-Unis, 2006)



Un grand film d'action est rarement artisanal. *Contour*, réalisé par Eric Jacobus, fruit d'un travail profondément amical mené par le collectif de cascadeurs Stunt People, représente une exception notable. Son artisanat s'explique en la formule « *action is the star* », que Jacobus affectionne. En résumé, tout est mis au service de l'action, y compris l'amitié, l'art et le temps. Les sacrifices qui sont faits en son nom sont nombreux, du corps au temps en passant par le son. Lorsqu'il tourne *Contour*, Jacobus, à peine dans la vingtaine, sort tout juste de l'école de cinéma. Il a déjà vu une perche, il en a déjà manié une, il sait ce qu'est du bon son ; il choisit pourtant de faire un film avec du « mauvais » son. On ne va pas à l'école de cinéma pour apprendre à faire des films avec du « mauvais » son, non ? Ajoutons à cela son humour gras et juvénile et *Contour* peut ainsi se lire comme une réaction viscérale au bon goût académique. Un humour que certains taxeront de déplacé, mais qui, par le truchement de la connaissance intime que Jacobus entretient avec le cinéma de Hong Kong, adopte, dans sa singulière impureté, des couleurs presque anarchiques. Cet humour élève la qualité brouillonne de son scénario pour que, lorsqu'on en arrive aux scènes de combat, ce qui pourrait passer pour de l'amateurisme apparent se métamorphose, comme par magie, en grand art – un art arraché au réel avec la volonté et l'énergie d'un artisanat miraculeux. À cet effet, le combat final dure dix-sept minutes et a nécessité plus de soixante jours de tournage. Pensez-y ! Pendant soixante jours, des hommes et des femmes se sont enfermés dans un immense entrepôt et, au nom de l'action et sans aucune rémunération, se sont battus, ont saigné, ont réellement souffert. Forcément, ça donne quelque chose d'unique, de beau et de sincère.

– OLIVIER GODIN

# CERTIFI- QUES

OUBLIE PAS LE  
GRUAU

LEVERS

AILLEURS LA  
NUIT

CHRONIQUE  
D'UNE VILLE

MIROIRS N° 3

SIRĀT

UN POÈTE

MAGELLAN

LA PETITE  
DERNIÈRE

MARTY SUPREME

L'AGENT SECRET

# Oublie pas le gruau

Olivier Godin (Québec)

PAR ALEXANDRE FONTAINE ROUSSEAU



La scène se déroule vers la fin du film, dans la friperie où travaille le Barbare (Jean-Marc Dalpé). Un policier nommé Gino (Gino Nero), se dirigeant vers la caisse avec une pile de DVD usagés des films de Jesús Franco, explique qu'à l'instar du prolifique cinéaste espagnol, sa femme aimait raconter des histoires. « Elle n'écrivait pas de scénarios. Elle ne faisait que raconter des histoires. » Franco, qui pouvait tourner sept ou huit films par année, ne faisait lui aussi que ça. Tout le temps. C'était sa manière d'être au monde. Les histoires surgissaient de lui dans le désordre, s'entremêlant parfois les unes dans les autres. Mais il fallait qu'elles sortent. Ce besoin viscéral d'inventer des récits, de faire vivre ses personnages à travers une toile de fiction perpétuelle, était pour lui la condition même de l'existence. Vivre pour raconter. Raconter pour vivre. Raconter comme on respire. Porter en soi des histoires, jusqu'à ne plus savoir quoi en faire. Leur donner vie, coûte que coûte, pour laisser la place aux suivantes. Olivier Godin en sait quelque chose. Son cinéma tout entier semble traversé par cette nécessité, cette pulsion narrative insatiable qui redessine le réel à son image.

Forcément, un film d'Olivier Godin contient une multitude de ces pistes de fabulation. *Oublie pas le gruau*, son plus récent, ne fait pas exception à la règle. À commencer par celle nous menant à ce Barbare, créature douce et pacifique, qui apprend que ses jours sont comptés et qu'il ne lui reste plus que cinq érections à

vivre. Il compte bien les offrir à Marie (Kayo Yasuhara), une orthopédaque qui fume et boit dans les cimetières, « comme un épouvantail ». Mais il désire aussi prendre son temps, ne serait-ce que pour évoquer une dernière fois le souvenir de sa femme dont le vagin était musclé, « mais peut-être pas suffisamment pour repousser la mort » et de sa fille qui, n'étant peut-être jamais née, n'est peut-être pas morte. Le Barbare est un conteur, tout comme d'ailleurs sa collègue Dalida (Suzanne Beth), qui refuse de révéler la nature du scénario sur lequel elle travaille. Tout comme le sont aussi, à leur façon, le Météore (Eric Jacobus) et le Docteur Comète (Dennis Ruel), qui s'affrontent une fois par année lors d'un combat spectaculaire qu'il ne faut surtout pas regarder, sous peine d'exploser. Tout bonnement. Car, chez Godin, l'art de la bataille est aussi un art de la parole s'exprimant autrement.

Jusque-là, quiconque est déjà familier avec l'œuvre du cinéaste ne sera pas dépaycé. Ce Ducarmel (Emery Habwineza) que l'on croise ici est-il, d'ailleurs, le même que celui rencontré dans *Irlande cahier bleu* (2023) ? Ou s'agit-il simplement d'un autre homme portant le même nom, joué par un même acteur dans un autre film ? Une fois de plus, on pense à Jesús Franco, qui aimait tant s'amuser avec ce genre de dédoublements. Avec *Oublie pas le gruau*, Olivier Godin ne réinvente donc pas sa roue. Mais il la fait tourner avec une fluidité accrue, comme si tous les équilibres complexes sur lesquels reposait sa méthode s'harmonisaient à l'unisson. La drôlerie absurde pivote sans qu'on s'y attende vers l'émotion la plus pure, délestée de son propre sérieux, donc à même de poursuivre son ascension. La poésie du texte s'exprime avec un mélange d'assurance et de maladresse, chaque réplique trouvant sa justesse dans la diction particulière de son interprète. L'onirisme prend racine dans la banalité, transcendée par l'invention d'une forme qui multiplie les artifices sans jamais perdre de vue un certain naturalisme. En toute chose l'équilibre, surtout lorsqu'il s'agit de jongler avec les extrêmes.

Jamais n'est-ce plus vrai que lors de cette scène, superbe, durant laquelle le Barbare et Marie partagent un long silence où vient se poser toute la tension et la tendresse de l'échange amoureux avant qu'ils n'éclatent d'un rire tout aussi précieux. Ce tête-à-tête relevant de la communion la plus pure nous ramène à une foi inébranlable, sur laquelle reposent autant l'acte de création que le sentiment amoureux. Ce fil d'Ariane, liant les uns aux autres les divers fragments du récit, donne son sens à cette cosmogonie improbable. C'est parce qu'on y croit, d'ailleurs, que l'on est si ému par cette constellation d'histoires ; et le geste est d'autant plus beau, d'autant plus profond qu'elles sont toutes improbables. C'est ce pouvoir de la fiction, dans tout ce qu'elle a d'essentiel et d'irrationnel, que célèbre ici Godin. Ses personnages, pour vivre, doivent se raconter





des histoires. Peut-être, après tout, le Barbare ne mourra-t-il pas après sa cinquième érection. Peut-être avait-il simplement besoin de ce mensonge pour retrouver goût à la vie et se rappeler que Dieu nous a donné des lèvres pour que nous puissions nous embrasser sans que nos dents se touchent. Ce serait bien suffisant, après tout, pour justifier l'existence des dents... et de tout le reste, en même temps.

Il en va de l'amour comme du combat. Lorsque, finalement, le Docteur Comète confronte le Météore, c'est l'univers entier qui s'anime à la manière d'une valse entre deux corps célestes. L'affrontement est d'abord une affaire d'amitié, entre deux cascadeurs qui exécutent ensemble à l'écran une dernière danse. Ruel, mort peu de temps après le tournage, invite Jacobus à poursuivre un dialogue de pieds et de poings qu'ils mènent depuis des temps immémoriaux. Avec grâce et humour, ils parlent pour la caméra de Godin le langage de la chorégraphie d'arts martiaux. Puis l'objectif se détourne de l'action, convaincu que regarder directement cette déflagration astrale ferait perdre la vue. Il ne nous reste plus, alors, qu'à imaginer cette bataille – la fabriquer dans notre esprit, plus spectaculaire encore que celle à laquelle nous aurions assisté. Le film nous invite alors à le suivre dans son élan, à prendre le relais de l'image pour revenir vers l'imaginaire. Voici une histoire qu'il faudra se raconter, les ellipses de la mise en scène nous laissant le soin de prendre place dans ce bal. Godin, en ce sens, ne se contente pas de raconter. Il nous invite à le faire, à ses côtés.

# Levers

Rhayne Vermette (Canada)

PAR MATHEO PINO

Il y a d'abord des couleurs en abondance. Des formes inconnues, peut-être du magma, du liquide amniotique ou de petits météores jaillissant dans la pénombre. D'un mouvement à l'autre, les pigments s'intercalent, crépitent, s'agglutinent en bancs. Une sorte de corps visqueux émerge de cette frénésie et se met à saigner sur la première image figurative du récit : un immense drap rouge, recouvrant une statue posée sur un piédestal et que l'on s'apprête à inaugurer. Une statue ; ou à bien y penser, ne serait-ce pas un fantôme ? L'atmosphère énigmatique qui plane sur la ville de Sainte-Anne n'est pas près de disparaître, d'autant plus qu'un événement extraordinaire survient ; le soleil se couche pour ne pas se lever à nouveau le temps d'une journée entière. La lumière se volatilise et les repères demeureront brouillés. « Y'a-tu quelqu'un icitte ? », demandera un personnage, entendant le vent taper sur la porte de sa maison plongée dans un crépuscule soudain. Une fois la nuit tombée, Rhayne Vermette nous fait rapidement comprendre que l'on distinguera peu de choses des images noctambules de *Levers*, et qu'un recours à notre instinct sera requis pour parvenir à y voir un peu plus clair.

Le sifflement des bourrasques rythme la cadence d'une neige épaisse tombant sans relâche. Des hommes et des femmes baissent leurs stores et allument leurs téléviseurs

